

Voilà pourquoi si Napoléon troisième était mort à Sedan, nous serions encore sous l'empire.

Et voilà pourquoi, Carnot et Faure, morts au champ d'honneur, c'est le baptême et la confirmation de la République.

Au grand étonnement de l'univers entier, au grand désappointement de nos ennemis intérieurs et extérieurs, la France, dans sa majesté calme et digne, l'a prouvé en nommant Loubet devant la dépouille à peine refroidie de son illustre prédécesseur. Dans une époque aussi troublée que la nôtre, quelle monarchie héréditaire en pourrait faire autant ?

Cette mort fait faire bien des réflexions. En effet, comme dans certaines contrées, il n'avait jamais travaillé à devenir le premier de son pays. Ce n'est pas lui qui se croyait capable... indispensable. Ce sont les autres qui l'ont choisi, sans préparations ni menées politiques, il a accepté... il s'est dévoué... De même pour le nouveau Président. Combien de pays, républicains ou autres, en peuvent dire autant ? Peu, car, quoi qu'on dise, en France, ce sont les principes qui font surgir les hommes, tandis qu'ailleurs ce sont des partisans. Or, une tête de parti morte, le parti disparaît, tandis qu'un principe survit toujours à la disparition de son chef. Nous l'avons vu, nous l'entendons dire chaque jour, et cela se reverra. Pourquoi ? parce que comme la religion, la politique, pour être forte ne doit jamais nager entre deux eaux.

Je n'avais certainement pas l'intention d'écrire tout cela, mais comme c'est tombé sous ma plume, je ne l'effacerai pas, pas plus que je ne renierai ce que j'aurais dit dans une conversation, sauf à avouer que je me suis trompé. Et, sans vouloir avoir la prétention d'être prophète, voici à peu près ce que je disais, dans une conversation que j'avais il y a un an environ, avec le regretté Dr Guay, mort pauvre, comme le dit *Le Soleil*. Je copie exactement *Le Matin*, qui semblerait avoir entendu ma conversation avec Guay :

Si la fortune, le succès et les grandeurs l'ont affecté au point de lui faire oublier ses anciens amis, la faute en est aux autres plutôt qu'à lui-même.

C'est le seul jugement sévère qu'on ait porté contre Faure, et puisse-t-il servir à d'autres à l'éviter.

Mais revenons à la mort du président Faure... Encore une fois, je ne voudrais pas poser au prophète, mais voici ce que j'écrivais dans ce même journal après la mort de Carnot :

" Les bombes, les armes à feu, le poignard faisant presque toujours découvrir les assassins, ces derniers pourraient bien employer le poison. Cela fait moins de bruit et se découvre rarement..."

D'un autre côté, quand un chef d'Etat meurt, on fait toujours son autopsie. Dans le cas qui nous occupe, je ne sache pas qu'il y en ait eu. Il est vrai que la science a parlé. Mais, me dira-t-on, le président éprouvait de la faiblesse dans les jambes, on avait diagnostiqué une artérite, maladie où les artères se rompent par la fatigue, et cependant on ne lui avait pas défendu ses promenades à cheval, exercice qui demande du jarret, etc...

Je trouve cela fort étrange, et si j'en parle, c'est que malgré toutes les sentinelles, l'Empereur de Russie trouve des têtes de mort et des poignards dans son cabinet ; l'empereur d'Allemagne trouve un pompier dans la chambre de l'impératrice...

Et j'en conclus que s'il y a eu des Ravallac et des Santo avec un poignard orné de fleurs, il peut aussi y avoir eu des Borgias au poison subtil dans cette mort aussi soudaine qu'inattendue.

Ceci est écrit en présence du... futur.

*Guay*

LA CHUTE

*Gigantesques tombeaux des splendeurs de jadis !  
O débris monstrueux, dignes d'un Erostrate  
S'indignant à l'orgueil outré d'un autocrate !  
O villes ! dont les ciels n'étaient qu'un pur lapis !*

*Capitales d'un monde ancien, vous, dont les fils  
Dorment dans le mépris d'une victoire ingrate !  
Rayonnantes beautés du Nil et de l'Euphrate,  
Babylone, Ninive, ô Thèbes ! ô Memphis !*

*Dieu, qui sait les destins, ne veut pas qu'on le tente,  
Dans sa large bonté paisible, omnipotente,  
Par l'or, la vanité, par les bruits éclatants.*

*Les plus fiers, il les voue aux foudres éternelles :  
Jupiter écrasa les superbes Titans,  
Comme Icare, au soleil, laissa brûler ses ailes.*

*Abel Letalle*

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 1er février 1899

Il fait froid ; nos feux de cheminée flambent ; et Paris frissonne au dehors.

Hier soir, j'étais à la Comédie-Française, où l'on donnait le *Berceau* et le *Bonhomme Jadis*.

Le *Berceau*, de M. Brioux, est un plaidoyer contre le divorce, quand il y a des enfants dans le ménage. Et Mme Bartet a de bien beaux mouvements pour dire la belle et humaine philosophie de M. Brioux.

Dans le *Bonhomme Jadis*, de Murger (Pierre Langier tenant ce rôle), il y a de la vie, de la vie parisienne.

Le *Bonhomme Jadis*, dont les jours d'amours sont passés, trouve son bonheur en regardant s'aimer ceux qui ont vingt ans.

Sa fortune, il la partage avec les fiancés d'aujourd'hui.

Il est veuf, le *Bonhomme Jadis*. Il a gardé en son cœur un autel tout fleuri de souvenirs attendris pour la chère Jacqueline partie avec ses derniers baisers. En sa mémoire, il fera des heureux.

C'est charmant !—Ça ressemble, comme beauté, à ces deux ou trois fameux diamants rares qui ne sont même pas à la portée des plus riches millionnaires.

Cependant, ces choses existent à Paris ; et même, elles font la gloire du vieux quartier latin.

Du *Journal*, je cueille ces lignes intéressantes :

Un procès qui n'a pas été sans causer un petit scandale, vient d'être jugé par la Cour d'appel des chambres civiles de Vienne.

Le plaignant est un simple cocher de fiacre viennois, un de ces " fisker " de la capitale autrichienne dont la jovialité et la bonhomie proverbiales font exception à la grossièreté de leurs collègues de beaucoup d'autres capitales y compris la nôtre.

Cet excellent homme avait, pendant un mois, mis sa voiture à la disposition du prince Alexandre d'Oldenbourg, qu'accompagnait une chanteuse de café-concert. La fin du mois arrivée, le cocher réclama son dû : 300 florins. Le prince n'avait pas un maravedis. D'où procès. Les tuteurs du prince d'Oldenbourg, la duchesse d'Oldenbourg et le prince de Hesse et du Rhin, excipèrent devant le tribunal de première instance de la minorité de leur pupille—il n'a que dix-huit ans—pour refuser le paiement de la somme due.

Le tribunal a rejeté cette thèse et la Cour d'appel a confirmé ce jugement en le motivant ainsi :

" Attendu que le prince d'Oldenbourg est un prince authentique et non pas un snob ordinaire..."

" Qu'en admettant la thèse du défendeur, les cochers seraient obligés de changer leur formule " Une voiture, Monseigneur ? " en " Etes-vous majeur, Altesse ? ", etc."

Ils ne manquent pas d'esprit, les juges viennois.

Les juges de la Cour de cassation de Paris ne feraient pas mieux.

Le numéro de février de la *Revue des Deux-Frances* contient de très intéressants articles, dont : *Catherine*

*II*, par la célèbre princesse Russe, Mme Olga de Bezobrazow ; *Le Pôle Sud est découvert*, par M. Benjamin Godabert ; *Guerre à la langue française*, par le Dr Gérin-Lajoie. Ce dernier article montre les Irlandais comme les pires ennemis de la race française.

Pourquoi en serait-il autrement, puisque l'Irlande a une dette de reconnaissance à payer à la France ?

Les Irlandais des Etats-Unis sont les apôtres les plus actifs et les plus enragés de l'Angleterre ; ils ressemblent aux chiens battus qui viennent lécher la main du maître qui les a frappés.

Irlandais et Italiens peuvent se donner la main. La gratitude a droit à leurs dédains !

Comme notre distingué M. Benjamin Sulte avait raison naguère de dire son fait à l'Irlandais, qui, dans la *Revue des Deux-Frances*, avait voulu attribuer à ses ancêtres la découverte de l'Amérique.

Quand les Irlandais découvrent la liberté, c'est pour s'en faire un sceptre de despotisme afin d'écraser les Français. Les Français n'osèrent-ils pas, jadis, leur ouvrir la bourse et verser du sang pour eux ?

C'en était trop ! Et sur la terre d'Amérique, ils se souviennent ? ! !

Ah ! combien ?

*Les Irlandais ont du cœur !*

Rencontré, l'autre jour, le chef des services de l'Exposition de 1900, qui me dit :

—Le Canada ne prend donc pas part à notre exposition ? Tous les commissaires étrangers viennent ici, et je n'ai pas encore vu le vôtre !

La parole est aux Canadiens qui se vantent d'aimer la France.

*Robt Bruneau*

LA QUESTION DE TERRE-NEUVE

(Voir gravures)

Les relations entre l'Angleterre et la France viennent de passer par une période de tension aiguë. Aujourd'hui même, si tout danger de brouille n'est point écarté, on peut néanmoins constater qu'une réelle détente s'est produite. Le ton des journaux anglais est devenu moins hautain et moins menaçant, et l'on annonce que M. Paul Cambon, ambassadeur français à Londres, a eu un entretien cordial avec lord Salisbury.

Les pessimistes, ceux qui malgré tout redoutent l'éventualité d'un conflit, s'accordent à dire que c'est à l'occasion du règlement de la question de Terre-Neuve, que ce conflit pourrait éclater.

On sait que le traité d'Utrecht concède formellement le droit aux Français de pêcher la morue sur la côte ouest de Terre-Neuve, laquelle prit le nom de *French-Shore*, côte française.

Ce droit, les Anglais sont gens trop habiles pour songer à le contester. Seulement, en 1715, il n'y avait que de la morue le long du *French-Shore*. Aujourd'hui, le homard y abonde, et les pêcheurs français ont établi le long de la côte de nombreuses homarderies. Or, les Anglais prétendent leur refuser le droit de pêcher le homard.

Voilà le noeud de la question de Terre-Neuve. Il faut avouer qu'il faut de la bonne volonté pour trouver matière à conflit.

L'oisiveté, comme la rouille, use beaucoup plus que le travail.—FRANKLIN.

Il ne faut choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour amie si elle était homme.—JOBERT.

Le meilleur moyen pour vivre selon les règles de la justice, c'est de ne pas faire ce qu'avec raison on blâme dans autrui.